

***Des nouvelles... d'Edouard (Tremblay)***

Alonzo Le Blanc

Number 57, March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Blanc, A. (1985). Review of [*Des nouvelles... d'Edouard (Tremblay)*]. *Québec français*, (57), 14–14.

## Des nouvelles... d'Édouard (Tremblay)

En mai 1947, un vendeur de chaussures de l'Est de Montréal, Édouard (Tremblay), après avoir reçu un héritage de sa mère, décide d'effectuer un voyage en France. À bord du paquebot américain *Liberty*, il écrit pendant les dix jours de la traversée, son journal personnel, sous forme de lettres à sa belle-sœur, la grosse femme de la rue Fabre. Homme du peuple, homosexuel et travesti dragueur d'hommes, au milieu des passagers de la première classe, il raconte les incidents cocasses qui ponctuent sa traversée de l'océan. À peine arrivé à Paris, il ressent un tel choc culturel, au contact des gens et de la vie parisienne que, après trente-six heures de séjour, il prend la route du retour et vient s'enfermer dans un hôtel de Montréal, d'où il ressortira plus tard pour épater ses ami(e)s de la Main en leur faisant le récit de ses extraordinaires rencontres parisiennes.

Ce récit est inséré dans un autre récit, englobant, qui raconte, vingt-neuf ans plus tard, en août 1976, pendant les Jeux Olympiques de Montréal, les circonstances de transmission des lettres d'Édouard, de la Grosse Femme à Hosanna, qui en fait la lecture à son ami Cuirette et, surtout, les circonstances du meurtre d'Édouard, alias la Duchesse de Langeais, assassiné sur un parking, par Tooth Pick, incapable de supporter plus longtemps son mépris et son trop long règne sur les travestis mâles de la Main, alias la rue Saint-Laurent.

Ce roman, comme la pièce « parallèle » qui porte sur scène Albertine, la sœur d'Édouard, est une longue conjugaison de l'impuissance, de la culpabilité, de la honte et de la rage, prélude au désespoir. Il est aussi une réflexion de l'auteur sur la culture québécoise (ou canadienne-française, comme on le disait en 1947), mise en contraste avec la culture véhiculée par les antagonistes d'Édouard dans le roman, surtout avec une dame

d'Outremont, Antoinette Beaugrand, et sa jeune fille Lucille, qui sera précisément l'une des quatre sœurs s'affrontant dans *l'Impromptu d'Outremont*, autre réflexion de l'auteur sur la place de la culture populaire québécoise parmi les autres cultures, surtout, évidemment, à côté de la culture française.

Ce roman, par ailleurs moins bien construit et d'une écriture moins achevée que les trois précédentes chroniques du Plateau Mont-Royal, apparaît comme un règlement de comptes de Michel Tremblay à l'égard de la France. En transmettant sa plume à l'oncle Édouard, l'auteur remonte dans le temps, ce qui lui permet un regard plus ancien et plus naïf sur cette France redécouverte en 1947 avec déception; mais la liberté ainsi acquise, par scripteur interposé, permet à l'auteur d'accentuer l'écart dans la langue utilisée: moins instruit et plus caractérisé lui-même par sa triple dimension de vendeur de chaussures, d'homosexuel travesti et dragueur (la Duchesse de Langeais) et de frère de la grosse femme fort attaché à elle et à sa famille (ainsi qu'à ses disciples et amis de la Main, symbole grotesque de la collectivité québécoise...), Édouard peut se permettre des vulgarités de comportement et de langage qui font contraste avec l'univers snob remarqué sur le paquebot, puis avec l'univers parisien découvert au-delà des mers.

Ce parti pris de vulgarité, par exemple la récurrence des mots chier, marde, cul, trou de cul, trognon, qui apparaissent plus de cinquante fois dans les lettres d'Édouard, attestent d'une part le niveau des complexes du scripteur choisi et, d'autre part, offrent un champ privilégié pour ce qui serait une étude psychocritique de l'univers romanesque ainsi constitué. Ce champ est celui de la scatologie, comme expression d'un monde intérieur prédominant chez le personnage qui donne de ses nouvelles.



Les deux pôles polarisateurs de ce monde sont le cul et la culture, mots qu'Édouard conjugue en les affublant d'un K majuscule, ce qui démontre la valorisation ou la surdétermination quasi mythique que l'auteur imprime à des réalités intimes, celles du sexe et celles de l'accent et de la langue. Les notations faites dans le récit englobant d'introduction, sur le « coupé » et sur le « non-coupé », en quoi Édouard la Duchesse se distingue des nouveaux travestis de 1976 qui, par intervention, passent carrément à l'autre sexe (féminin) (p. 26), ainsi que la récurrence susdite, confirment la présence, sous-jacente à toute l'œuvre, du complexe de castration, source ultime de l'impuissance, de la culpabilité, de la honte et de la rage.

Ainsi Édouard la Duchesse, qui traverse l'océan, qui traverse Paris du nord au sud, jusqu'à ce « vieux Paris », où il voit sous ses yeux, sur un balcon du Pont-Neuf, des gens « normaux » faire librement l'amour (ce qui lui fait dire: « Ça aussi, ça m'est interdit »), lui qui vient de tourner le dos au Tabou, où il aurait pu se produire, assuré de faire rire de lui par les Français (« on est toujours le folklore de quelqu'un d'autre ») (p. 136), choisit finalement de se réfugier dans un immense mensonge dont s'apercevront ses amis Hosanna et Cuirette après sa mort: « C'était une moyenne menteuse, la duchesse », dira Cuirette (p. 305). La recherche de soi tentée par Édouard dans le travestissement, dans l'espoir de devenir une « vraie femme du monde », améliorée par la vie parisienne, se révèle finalement un échec grandiose, qui retentit dans son appel ultime au Monument National.

Alonzo LE BLANC

<sup>1</sup> *Des nouvelles d'Édouard*, Montréal Leméac, 1984, 312 p. (14,95 \$).